

Frank ANDRIAT (II)



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Benoît COPPÉE

2002

Je songe à ce temps que nous gardons précieusement dans nos montres, à l'illusion du temps que nous entretenons sans cesse pour avoir une raison de refuser notre immortalité. Si nous cessions de croire au temps, aurions-nous encore peur de mourir ?

Deviens le soleil, la terre et l'oiseau, Frank Andriat.

Face à Frank Andriat, il est bon, aussi, de laisser parler le silence. Ainsi cet auteur belge, poète, nouvelliste, romancier, essayiste et traducteur aux 11 romans et plus de 40 livres.

Frank Andriat a des allures d'éternel adolescent un peu fragile. Ses lunettes rondes accentuent son côté intello. Il ne possède plus qu'une minuscule mansarde à Schaerbeek, à l'instar de Verlaine et Rimbaud qui louaient une chambre dans le centre de Bruxelles. Mais là s'arrête la comparaison : il ne mène pas leur vie de bohème et n'a rien de maudit(1).

1. François Robert, Le Soir, 1996.

Derrière sa douceur, son affabilité, une volonté de fer et un grand sens de l'adaptation. Frank Andriat est un battant. Cet écrivain est aussi à l'aise devant une machine à calculer que devant une feuille blanche. Son domaine : les rues du bas-Schaerbeek, «le ghetto». Sourire toujours, gravité, un sens de l'humour que rien n'altère (2).

Pour Frank Andriat, l'écrivain est un éveilleur de conscience qui» a toujours un revolver au poing» (3).

On boit les livres de Frank Andriat comme on boit ceux de Christian Bobin : à petites gorgées, comme des tisanes chaudes. Ces tisanes que préparent les véritables amis. Ces tisanes qui adoucissent le cœur et l'âme, avec une vraie présence dans le regard. À doses infimes d'une tendresse présentée sous forme de cadeaux (4).

2. Jacques Crickillon, Magie Rouge, 1985.

3. Jean Demazy, Dossiers L, 1990.

4. Benoît Coppée, Espace Communication News, 2000.

Biographie

Frank Andriat est né le 30 mars 1958 à Ixelles. La rumeur rapporte qu'enfant, lors de promenades avec son grand-père dans les allées du Parc Josaphat, Michel de Ghelderode poussa quelques fois sa poussette. C'est en effet à Schaerbeek, patrie du célèbre dramaturge, que Frank Andriat grandit et poursuivit ses études primaires et secondaires. Depuis 1990, il partage sa vie entre cette commune bruxelloise et la Gaume. Licencié en philologie romane (ULB, 1980), il enseigne encore actuellement le français à l'Athénée Fernand Blum, près des lieux de son enfance.

À l'âge de 15 ans, il créa, à l'Athénée Fernand Blum, la revue *Cyclope* dont le trentième et dernier numéro sera publié 7 ans plus tard, en 1980. À la même époque, il anima les Éditions Cyclope-Dem qui publièrent, entre autres, des livres de Jacques Crickillon, Michel Joiret, Jean Muno, Albert Ayguesparse et André Miguel. Frank Andriat n'a pas 25 ans, il a déjà écrit plusieurs nouvelles et trois romans d'inspiration fantastique avec Jean-Claude Smit le Bénédicté, alias Mythic. Ces trois romans seront réédités chez Fleuve Noir en 1998.

Frank Andriat a collaboré à diverses revues : *Le journal des Poètes*, *4 Millions 4*, *Marginales*, *Réflexions*... Seul, ou avec la collaboration de Pilar Zapico, il a traduit des textes de l'espagnol. Certains de ses écrits ont été traduits et publiés aux États-Unis, au Mexique, au Brésil et au Chili. Deux de ses romans ont été traduits en néerlandais et publiés aux Éditions Clavis.

La consécration populaire de Frank Andriat en milieu scolaire fit suite au très grand succès de son roman *La remplaçante* paru aux Éditions Memor en 1996. Et voici l'auteur, quatre ans plus tard, à contre cœur, par manque de disponibilité, obligé de décliner les nombreuses demandes de visites dans les classes. Qu'à cela ne tienne, le site internet de Frank Andriat (<http://users.skynet.be/frank-andriat>) fourmille d'informations pour qui souhaiterait le frôler.

Frank ANDRIAT - 6

En 2000, Frank Andriat a été choisi par l'IBBY, association internationale de littérature pour la jeunesse, pour représenter la Belgique sur sa liste d'honneur.

Bibliographie

Romans :

- *Journal de Jamila*, Le Cri, Bruxelles, 1986. Nouvelle édition en 1992. Nouvelle édition chez Labor, Bruxelles, collection Espace Nord Zone J, 2000.
- *Mes copains m'appellent Flash*, Le Snark, Bruxelles, 1992.
- *Matilda*, Identités-Pré aux Sources, Bruxelles, 1993.
- *L'enfant qui chante*, Pré aux Sources, Bruxelles, 1993.
- *Au bout du monde*, Quorum, Ottignies, 1995. Prix Baron de Thysebaert.
- *La remplaçante*, Memor, Bruxelles, 1996. Édition de poche en 1997. Réédition en 1999 (3^e et 4^e éd.).
- *La forêt plénitude*, Memor, Bruxelles, 1997.
- *L'amour à boire*, Labor, Bruxelles, 1999, 2000 (2^e éd.).
- *Rue Josaphat*, Memor, Bruxelles, 1999, 2000 (2^e éd.).
- *Gaume*, Memor, Bruxelles, 2000.
- *Trois jours de pluie*, Memor, Bruxelles, 2000.
- *Vocation prof*, roman, Bruxelles, Labor, 2001.

Nouvelles, Récits :

- *Le chat*, récit, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1982.
- *Lunettes fumées*, récits, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1983.
- *Hirondelles*, nouvelles, Pré aux Sources, Bruxelles, 1989. Prix Sander Pierron de l'Académie Royale de langue et de littérature.
- *Deviens le soleil, la terre et l'oiseau*, récit, Pré aux Sources, Bruxelles, 1991.
- *Le songe de Marie*, récit, ALTESS, Paris, 1994. Avec des illustrations d'Évelyne Crismer.
- *Le plaisir de danser*, Memor, Bruxelles, 1995. Avec des illustrations d'Évelyne Crismer.

- ***La soirée***, Récits-Express, Averbode, 1998. Avec des illustrations de Benoît Roels.
- ***Schaerbeek sur la pointe des pieds***, récits, Memor, Bruxelles, 1998. Avec des photos de Manuel Lauti.
- ***<http://www.cauchemars.ok>***, Récits-Express, Averbode, 2000. Avec des illustrations de Michaël Cuypers.

Poésie :

- ***Oiseaux de sang***, Cyclope, Bruxelles, 1976. Prix Georges Lockem de l'Académie Royale de langue et de littérature.
- ***À la source du regard***, Cyclope, Bruxelles, 1976. Avec des photos de Marc Sweers.
- ***Le front cassé***, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1978.
- ***Tangente, tangente***, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1978.
- ***Il n'y a pas de porte***, Vérités, Amay, 1979.
- ***À refouler la mer***, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1980.
- ***Ophélie orange***, Le Dé bleu, Chaillé-sous-les-Ormeaux, 1984.
- ***Paysages de la petite enfance*** suivi de ***Bachir***, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1985. Prix Marcel Thiry.

Essais, Documents :

- ***Jean Muno, la fantaisie du désespoir***, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1980. Prix Constant de Horion.
- ***Pour lire la bande dessinée***, De Boeck-Duculot, Bruxelles, 1992. En collaboration avec Arnaud de la Croix. Nouvelle édition en 1996.

Avec ses élèves :

- ***Jean-Jacques Goldman ; il change la vie***, Collectif, Pré aux Sources, Bruxelles, 1992.
- ***Petit Alphabet de la démocratie***, Collectif, Memor, Bruxelles, 1996.

- *Frères, libres et égaux*, Collectif, Memor, Bruxelles, 1997.

Avec Mythic :

- *Les mondes non-mobiles de Smit le Bénédicte*, Cyclope-Dem, dessins de Mythic, texte de Frank Andriat, 1978.
- *Le charme rompu*, nouvelles, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1980. Prix du scénario du court métrage pour la jeunesse.
- *Juridiction Zéro*, roman policier, Jacques Glénat, Grenoble, 1980. Nouvelle édition en 1995 aux Éditions Memor, Bruxelles.
- *Duckstone*, roman policier, Memor, Bruxelles, 1995.
- *Le voleur d'ans*, roman policier, Memor, Bruxelles, 1995.
- *Le sixième océan*, conte illustré de dessins de Dress, Bruxelles, Topgame, 1996.
- *Le dragon des rêves*, conte illustré de dessins de Dress, Bruxelles, Topgame, 1997.
- *Les légions du néant*, réédition de *Juridiction Zéro, Duckstone, Le voleur d'ans*, Fleuve Noir, 1998.

Traductions

1. Livres traduits par Frank Andriat

- *Les Argentins*, Le Groupe du Roman, Bruxelles, 1988. En collaboration avec Pilar Zapico.
- *Sud*, roman de Leonor Mercado, Duculot, Gembloux, 1989.
- *Quatorze visages de la poésie mexicaine*, Le Journal des Poètes, numéro 3, Bruxelles, 1989.
- *La tombe*, roman de José Agustin, Pré aux Sources, Bruxelles, 1993.
- *Utopia*, bande dessinée de Sergio Garcia, Dargaud, Bruxelles, 1996.
- *Mons Olympus*, bande dessinée de Sergio Garcia, Dargaud, Bruxelles, 1997.

2. Traduction de livres de Frank Andriat

- ***La remplaçante : De vervangster***, Clavis, Hasselt, 1997. Par Ria De Rijcke.
- ***L'amour à boire : Slappe houden***, Clavis, Hasselt, 1999. Par Ria De Rijcke.

Texte et analyse

Tu as appareillé vers un ailleurs comme une étoile filante dans l'espace de l'amour. Tu étais pourtant celle que je pensais ne jamais voir s'échapper. Tu faisais en quelque sorte partie des meubles. Je m'étais habitué à ta présence singulière, à la sensation d'absence qui émanait de ta personne, à ce vide qui me permettait de demeurer seul tout en restant auprès de toi.

L'obscurité s'est enfuie en doux mouvements de papillon qui ont soulevé l'aurore; chaque battement d'aile de la nuit s'envolant a augmenté l'intensité de la lumière. Et voilà : j'aperçois, par la fenêtre, un ciel bleu vif, éblouissant, agressif. Je suis toujours au lit, prisonnier de sa moiteur fainéante, de la certitude qu'étant blotti sous les couvertures, je ne peux rien vivre de mal, de cruel, de fragile (...) La plénitude a fui mes rêves, une tension secrète a crispé mon corps et l'intérieur de mon âme a été chiffonné par un sentiment de culpabilité. Es-tu partie à cause de ce que je t'ai fait vivre ou plutôt de ce que je ne t'ai pas fait vivre?

(Trois jours de pluie, pp 37 et 38.)

Quel texte choisir, pour ses intérêts de forme et de fond, dans les quarante livres de Frank Andriat? Par la décision de présenter un extrait de ***Trois jours de pluie***, dernier roman paru, je souhaitais rendre hommage à l'évolution qui semble se dessiner dans l'œuvre générale de l'auteur : le grand plongeon vers l'intimisme en terme de «Je». Dans ***Trois jours de pluie*** l'auteur dénude l'humain jusqu'à l'atome, dans le fond et la forme. Christian Bobin mettrait un point où Frank Andriat met une virgule, mais le minimalisme, en ce qu'il comporte d'atomique, est là. L'auteur procède par succession de diapositives déposées sous les yeux. Le fondu enchaîné, parfaitement maîtrisé, procure au récit sa fluidité. Quant au fond, le texte ne semble plus faire l'économie d'aucune violence ni d'aucune colère. Où Christian Bobin met du sucre, Frank Andriat dépose désormais les piments. Comme si, tout à coup, la

douceur andriatienne parfois sublimée semblait ne plus suffire. Avec *Trois jours de pluie*, Frank Andriat ouvre une nouvelle ère à sa recherche humaine. Car oui, l'homme est un chercheur. Un magicien des mots, aussi...

La forme

___... *Chaque battement d'aile de la nuit s'envolant a augmenté l'intensité de la lumière. Et voilà : j'aperçois, par la fenêtre, un ciel bleu vif, éblouissant, agressif. Je suis toujours au lit...* Frank Andriat nous propose le songe poétique, «*Et voilà*», nous en extirpe, nous projette par la fenêtre, vers le ciel trop lumineux, trop profond, trop facile, trop brûlant, pour nous rattraper aussitôt par le «*Je*» et nous planter face au réel d'un corps qui crie. Choc du «*Je*».

Mouvements pendulaires, au quart de seconde, où une bille ricoche sur une autre et l'envoie balader, jusqu'à ce qu'elle revienne, et ainsi de suite... Jeu subtil où le choc d'une bille sur l'autre correspond bien toujours au cri de ce «*Je*», c'est-à-dire nous, en sa prise de conscience de la vertigineuse solitude existentielle qui le rattache cependant à la planète.

Mouvements pendulaires. Les billes voyagent. Le texte est ponctué de métaphores. Frank Andriat joue de tous les instruments. *Tu as appareillé vers un ailleurs comme une étoile filante dans l'espace de l'amour... L'obscurité s'est enfuie en doux mouvements de papillon qui ont soulevé l'aurore.* Chaque image constitue un poème. Entre les poèmes : la vie brute, hachée, tellement «*vivante*». *Tu faisais en quelque sorte partie des meubles...Je (choc) m'étais habitué...*

Va-et-vient incessant entre le monde et l'autre monde, entre réalité et envol de l'âme. Dans ce court extrait, l'auteur a également déposé un élastique pour nous aider à partir, revenir, partir, revenir... *de nous* et *vers nous*... Qu'est-ce l'existence, sinon ce chassé-croisé permanent entre réel et songe? Par la forme, Frank Andriat nous le rappelle ici avec force.

Les chocs sont les «*Je*». Autour, ce sont les grands voyages, tantôt vers les songes poétiques, tantôt vers les songes plus crus. *Voyages de nous* et *vers nous*, mais *par nous*.

Le fond

On retrouve, condensés dans ce court extrait, les thèmes qui constituent la lame de fond de toute l'œuvre intimiste de l'auteur : l'homme et la femme. Oh, on pourrait dire cela de n'importe quel écrivain et la remarque pourrait même prêter à sourire ! Oui, bien sûr. Mais... Chez Frank Andriat, il est toujours question de lien à créer, à recréer ou à défaire. Et donc, question d'amour. *Deviens le soleil, la terre et l'oiseau, Matilda, La forêt Plénitude, L'amour à boire, Rue Josaphat, Gaume...*, pour ne citer que quelques titres, sont tous affaire de liens. C'est peut-être dans *Trois jours de pluie* que Frank Andriat explore le versant le plus douloureux du lien : s'en défaire. Et l'auteur, brut de vérité, touche la colère, le rouge, la violence.

On repense à *L'enfant qui chante*, roman fiévreux des premières heures, peut-être le plus émouvant de ses textes. Frank Andriat y mettait en scène l'enfance coupée de lien ; l'enfance griffée, giflée par l'abandon ; l'enfance réchauffée par des liens de substitution ; l'enfance pour qui, justement, la seule issue possible fut le contact, le chemin vers l'autre. Dans *Trois jours de pluie*, Frank Andriat semble fermer une boucle. Un homme est condamné à se défaire d'un lien. Il est abandonné au même titre que le petit bout de *L'enfant qui chante*. Mais l'homme parviendra à s'arracher de la toile. En s'enfouissant au plus profond de sa solitude, dans une forêt, dans un chalet. Et l'homme s'extirpera, se hissera, s'arrachera. Comme l'enfantement d'une nouvelle existence, ce que, peut-être, n'avait pu accomplir pleinement le jeune héros de *L'enfant qui chante*.

Trois jours de pluie semble s'inscrire dans un parcours tout à fait organisé dont les jalons de recherches humaines furent déposés très tôt : le lien.

Quel beau lien à percer, dénicher, comprendre et justifier que l'amour, ou, dans un premier temps, la rencontre homme-femme. Relisons *Gaume*, et voyons combien le cheminement de Pierre se mûrit lentement vers l'hôte Reinette, comme un passage transparent, feutré, délicat. Remarquons combien la femme, pour l'auteur, est cet être à respecter immensément : *Elle a tiré un drap fleuri sur son corps nu. Seule apparaît la courbe de son épaule. Il passe un doigt dans ses cheveux, n'ose rendre*

son geste trop appuyant pour ne pas déranger l'harmonie qui sourd de son être apaisé (...) Il a envie de s'approcher, de l'embrasser encore, de l'embrasser toujours. Il se retient. Mieux vaut ne pas toucher l'équilibre infini qui se dessine sur ses traits. (Gaume p.108). Mais, dans **Trois jours de pluie**, la femme devient *salope!* (sic). Et Andriat, du coup, nous rassure. L'auteur nous parle de la vie. La vraie vie vivante avec ses coups de semonce et ses grandes colères. L'auteur pratique l'éthique. L'auteur rend à l'homme sa part légitime de violence et de colère. C'est ici que l'œuvre générale grandit d'un bond et acquiert soudain une dimension à laquelle personne ne pouvait s'attendre. Quoique... C'est ici, avec *Trois jours de pluie*, qu'arbitrairement abandonné, le héros possède enfin la force, l'énergie, le devoir ou tout simplement le droit de pouvoir hurler, crier, déchirer l'univers du son de sa voix souterraine. Frank Andriat pénètre le cri. Il y plonge. Toute son œuvre, soudainement, résonne d'une façon nouvelle, pour autant que l'on accepte d'y voir déposer l'esquisse d'un chemin, la tentative d'un lien entre tous les textes.

Je terminerais en signalant combien, de façon rémanente chez Andriat, sont précieux à la résolution des êtres, ces endroits qui abritent, réchauffent et protègent. *Elle se blottit dans ses draps. (Matilda, p. 55) Joséphine Ladent... voudrait s'enfermer chez elle, prendre Chaussette sur ses genoux et oublier tout. (Rue Josaphat p. 102)*. Dans **Trois jours de pluie**, on remarque combien la forêt et le chalet – où se passe l'essentiel des réflexions du héros – rappelle le climat de **La forêt plénitude**; combien forêt et chalet peuvent constituer des réceptacles protecteurs; combien surtout le «lit» décrit dans le court extrait choisi requiert toute notre attention dans la mesure où *Je suis toujours au lit, prisonnier de sa moiteur fainéante, de la certitude qu'étant blotti sous les couvertures, je ne peux rien vivre de mal, de cruel, de fragile*. Si la douceur, valse andriatienne, peut constituer cette poche apaisante et protectrice, l'auteur, soudainement, semble faire valoir que la douceur pourrait également constituer l'étouffoir. Et que s'en défaire, comme le réalise le héros de **Trois jours de pluie**, mène à plus de liberté, d'autonomie. Comme si l'auteur avait fait revivre à l'adulte l'abandon de l'enfant pour démontrer combien sont absolument légitimes les hurlements, les rages, les coups, les colères.

On ne suit pas Frank Andriat, on le hume. Qu'il écrive pour les adolescents ou pour les adultes, l'auteur est un être bien vivant qui partage, offre et nous confie, pour que nous les recevions et les offrions à notre tour, le fruit de ses recherches humaines au plus sensible toucher.

Suggestions d'activités

1. *La forêt plénitude* (1997)

Parce que, pour son dix-huitième anniversaire, elle reçoit un petit livre qui la bouleverse, Virginie décide de vivre une expérience en solitaire dans la forêt.

Elle avertit ses parents de son désir et de sa décision.

La mère répond : *Un livre, Virginie, (...) ce n'est que des mots, pas la réalité. Tu es jeune, Virginie, il faut que tu apprennes à avoir les pieds sur terre.*

Quant au père : *Tant que tu es sous mon toit, les décisions, c'est moi qui les prends ; surtout lorsque tu fais des choix ridicules !*

Écrivez une lettre de deux pages maximum aux parents de Virginie, comme si vous étiez Virginie, comme si ces parents-là étaient les vôtres. Écrivez les mots qui pourraient rendre légitime le désir (votre désir) d'isolement et de méditation.

En classe, confrontez vos arguments.

Confrontez vos arguments à ceux qu'énonce Virginie dans le roman.

2. *Journal de Jamila* (1986 & 2000)

Vous êtes assis en classe. Rédigez, sous la forme d'un journal intime, en deux ou trois pages, les émotions qui vous ont traversés depuis votre réveil.

Ne parlez qu'en terme de «JE». Racontez ce que vous avez VU, ENTENDU, TOUCHÉ, GOÛTÉ, SENTI (les 5 sens). Décrivez comment vous avez perçu, à l'intérieur de vous, vos émotions du jour. En les décrivant, nommer vos émotions : peur, joie, tristesse, colère, ennui... Ensuite, accolez derrière ce premier ressenti le mot «parce que» et poursuivez d'écrire.

Ex : Ce matin, j'attendais une lettre. Une lettre de Dominique. Le facteur est passé sans rien déposer dans la boîte. Soudain, je me suis senti tout triste parce que...

 Lisez le *Journal de Jamila* et observez comment l'auteur a pu utiliser ou non la technique d'écriture proposée ci-dessus.

3. *Rue Josaphat* (1999)

Le personnage de K. utilise un langage particulier, un langage que les purs grammairiens pourraient considérer comme «faux»... Pourtant, le langage utilisé par K. fait partie d'une réalité vivante de notre époque. Exit certaines règles grammaticales et bienvenue à la «sonorité» de la langue. Ici, c'est le son qui compte et tant pis si la forme française ne suit pas.

À la manière d'un brainstorming, un étudiant écrit sur un tableau des mots que lui propose le reste de la classe. Il s'agit de rechercher des mots dont les sonorités s'approchent. Le type de son restant au choix. *J'ai demandé à mes potes de me filer des prénoms en K pour écrire une chanson.* (Ç'aurait pu être en «Kou», «Ki», «Mit», «Floc»...) L'objectif de cette première étape est de réunir, sans contrainte aucune, une collection de mots.

Ex : «floc»... peut suggérer «flaque» qui peut suggérer «frappe» qui peut suggérer... etc...

Sous vos yeux, le tableau est, maintenant, noir (ou blanc) de mots sélectionnés pour leur sonorité. Comme K. dans *Rue Josaphat*, piochez dans ces mots pour tenter d'écrire un texte qui chante et bat la mesure. Écrits, ces textes, pourraient donner lieu à des lectures où le rythme devrait prendre toute sa place.

Lisez à haute voix les textes de K. et tentez de repérer les «trucs» d'écriture utilisés par l'auteur au bénéfice du rythme et du son.

4. *La remplaçante* (1996)

Dans *La remplaçante*, Raphaël et ses copains décident de mener la vie dure à Madame Grivet, l'intruse, remplaçante de Mademoiselle Laurent. Et ils vont y parvenir. Dans une interview accordée au journal *La Presse* de Montréal, Frank Andriat a déclaré : *Certains enseignants ont trouvé scandaleux que je donne tous les trucs pour chahuter.*

Questions à débattre sur le rôle sociétal de l'écrivain en général : Un écrivain peut-il faire l'économie d'une réalité, même abordée dans sa part négative? Un écrivain *doit-il* pratiquer l'autocensure? Le *peut-il*? Quel serait le rôle social de l'écrivain? Que demande-t-on à un écrivain, outre le fait qu'il raconte des histoires? La diffusion de la pensée d'un seul être à des milliers d'exemplaires ne comporte-t-elle pas un risque? Dans l'histoire du monde, certains livres n'ont-ils pas mené, guidé ou engendré des projets positifs ou destructeurs? Quels seraient ces livres? Quelles responsabilités devraient en assumer leurs auteurs? Quelles responsabilités devraient en assumer les lecteurs?...

5. *Jean-Jacques Golman; il change la vie* (Collectif, 1992); *Petit Alphabet de la démocratie* (Collectif 1996); *Frères libres et égaux* (Collectif, 1997)

Frank Andriat est un auteur résolument moderniste. Enseignant, il n'hésite pas à inclure ses élèves dans des projets d'écriture de modeste ambition, mais aux résultats surprenants. Au fil des ans, trois de ses classes ont écrit et ont été publiées. Même Jean-Jacques Goldman s'est prêté au jeu ... C'est dire la passion et la force de conviction humaine du professeur!

Avec le courant Hip-Hop, une nouvelle forme d'écriture a vu récemment le jour : l'écriture «rap», véhicule de sons, de rythme... mais aussi d'idées, voire d'idéologies. Chaque élève de la classe aurait pour mission de choisir un ou plusieurs textes «rap». L'objectif d'un travail collectif serait, à la manière de Frank Andriat et de ses élèves de l'Athénée Fernand Blum, de composer un alphabet de la démocratie, de l'amour, de

Frank ANDRIAT - 20

l'humanité, de l'amitié... selon les idées véhiculées dans les textes retenus.

Choix de textes

*Je parle souvent de toi à moi-même
et je m'étonne toujours*

*Incessamment
c'est ton image ou tes rêves
c'est ton mirage ou tes lèvres
tu berces tes phalanges
au rythme profond des marées
Incessamment*

*Et tu reviens toujours
écume fraîche innocente
ton œil est vague verte
et ta main lame tremblante*

J'aime

Le soleil descend l'escalier de la mer

(Le front cassé)

Le bureau de pointage n'a pas vraiment l'habitude de voir les gens hurler : Jacques déchire sa carte de vexation et aussi il pleure que c'est gênant pour ceux qui font la file, on perd du temps, voyons, encore un jeune hystérique ! La société fait tout pour le rendre heureux et, nom de dieu, il la remercie en exhibant ses pitreries et ceux qui en ont vu d'autres que lui, nom de dieu, quand même, quel petit con ! Il n'a pas connu la guerre, il lui en faudrait une bien bonne pour qu'il se sente vivre, nom de dieu, regardez-moi ça, si ce n'est pas honteux, vautré par terre à hurler.

Va falloir appeler l'ambulance et ça va déranger tout le monde, je vais arriver en retard à mon whist, moi, et ma femme qui va encore croire que je suis allé au bistrot, c'est inadmissible, monsieur, déjà qu'on doit faire la file avec tous ces étrangers, voilà que les jeunes Belges doivent aussi nous emmerder! Mais qui vous dit qu'il est Belge...? J'ai vu sa carte d'identité, elle est verte, paraît même qu'il a poursuivi des études universitaires, oh, encore un bon à rien, il doit aussi enfoncer des clous dans les murs avec un tournevis, ah, ah! Voilà l'ambulance, on va l'emmener à l'hôpital et, vous en faites pas, c'est encore la société qui va payer pour ça, regardez donc, c'est vraiment inadmissible!

(Lunettes fumées)

*Amarenta
Au fond de toi
Ma solitude
Et la mer ses vagues folles
Et ses bravades
Mon chant gris de givre
À perte de regard
L'horizon et ses franges
Amarenta
Au fond de moi
La violence
Oh crépuscules Amarenta
Entre chien et loup l'amour
Les pays vierges de l'enfance
Amarenta Amarenta
Au fond de nous
Le sang*

(Bachir, in *Paysages de la petite enfance*)

Histoire d'amour

Le nom de cette fille aux yeux verts, c'est Perle. Un nom où semble toujours se reposer la mer. Là, trente-deux étages plus bas, la plage et, droit devant, les vagues. Ici, Perle. Elle est debout, elle fixe l'étendue des eaux, elle n'entend pas la rumeur de la fête dans la rue, sur le sable, au bord de la mer. Perle est loin, perdue dans son silence, Perle et ses yeux verts, Perle comme la mer.

Au fond d'elle, la marée monte. Au fond d'elle, la tempête. Perle, folle amoureuse. Perle, ses yeux et ses cheveux comme les vagues. Perle et la folie des étreintes. Perle, la mort.

Elle ne se souvient plus quand elle l'a rencontré pour la première fois. Cela n'a pas beaucoup d'importance. La seule impression qui lui reste de ce jour-là, c'est qu'elle l'avait trouvé très beau. « Beau comme le soleil », avait-elle songé sans se rendre compte que toutes les jeunes filles de seize ans doivent en dire autant de leur premier amour.

Aujourd'hui, Perle a vingt ans : elle vient de fêter son anniversaire. Elle est debout, elle regarde la mer, elle tremble. Pourtant, il est là, près d'elle, il la fixe. Cela fait quatre ans qu'il me regarde, pense-t-elle, cela fait quatre ans.

Elle se souvient qu'après l'avoir embrassé, – c'était en été et la mer était bleue –, elle se souvient qu'elle l'avait trouvé moins beau. « Le soleil se couche », avait-elle songé sans se rendre compte que les jeunes filles sont souvent déçues après leur premier baiser.

Perle vient d'ouvrir la fenêtre. En bas, la mer est calme, le soleil descend lentement l'escalier de l'horizon. Perle, ses yeux verts sont humides, ses mains tremblent ; dans son corps, les coups portés par une tempête sans pardon. Perle n'entend pas la rumeur de la fête ; dans la rue, les gens dansent, chantent, se saoulent de bruits, de vins et de couleurs. Perle regarde la mer rouge sang puis, soudain, se penche : sous elle, la fête vacille. Elle se redresse, se retourne, regarde les yeux de son amant qui la fixent au-delà de la mort. Elle tressaille, elle voit le poignard

qu'elle lui a planté dans le cœur. Elle n'hésite plus, elle enjambe l'appui de la fenêtre. «Le soleil est couché» songe-t-elle avant de s'écraser dans la liesse populaire.

(Hirondelles)

Mardi 29 novembre, 19 H 45

Qui suis-je? Je désire plein de choses mais je suis incapable d'en parler. À qui pourrais-je d'ailleurs me confier? Personne ne m'écoute. Je suis perdue, je suis toute seule. Alors je pleure. Quand je sais qu'il n'y a personne pour me surprendre.

Ma famille. Que pourrais-je dire de ma famille? Il y a mes deux frères et ma petite sœur. Il y a ma mère et mon père.

C'est moi la plus grande; je me sens un peu responsable des autres. De Salima, ma petite sœur de six ans, de Mohamed, mon petit frère de sept ans mais aussi de Farid pour lui expliquer ses devoirs et ses leçons. Farid a treize ans, on pourrait mieux s'entendre s'il faisait parfois un effort pour me comprendre. Quand nous nous disputons, c'est souvent à lui qu'on donne raison. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'il est un homme. Moi, chaque fois que je fais quelque chose, j'ai l'impression d'entendre : «Jamila, ce n'est pas bien, Jamila, tu es bête». J'en ai vraiment marre. La boucler, voilà toute ma liberté.

Je ne réussis pas vraiment à communiquer avec mes parents. Je les sens tellement différents de moi. Je ne peux pas comprendre que ma mère soit satisfaite de l'existence qu'elle mène : toujours à la maison à s'occuper de la famille. Mon père, je le vois peu. Il travaille tout le temps et, quand ce n'est pas le cas, il boit du thé dans un bistrot avec ses amis.

C'est pour cela que j'ai décidé de tenir ce journal : pour dire mes

peines et pour me reconforter. Mon journal à moi toute seule, mon journal à qui je ne cacherai pas mes secrets.

(Journal de Jamila)

Je déteste me lever. Tous les matins, quand le réveil sonne, je râle. Je plaque violemment la main dessus et je me retourne. Mais ça ne sert à rien. Si je voulais me remettre à ronfler, je devrais aussi arrêter le réveil des parents qui dorment dans la pièce à côté et qui, dès que c'est l'heure, sautent du lit comme des pucerons et me mitraillent de leurs phrases horribles depuis le couloir d'où ils se croient les maîtres. Ma mère a une voix de clairon qui percerait même des boules Quies. Mon père, c'est plutôt un saxon fatigué. Lui, il n'insiste pas trop mais ma mère, elle, est infatigable.

— *Raphaël, debouuuuuut! Debout, Raphaëëëëë! Tu vas arriver en retard au collègue.*

Si, au moins, elle me criait que des croissants chauds m'attendent dans la cuisine à côté d'une bonne tasse de chocolat brûlant, je ferais peut-être un effort pour m'extraire de mon sac de couchage, mais me parler de l'école, c'est du sadisme, une façon dégoûtante de me déclarer la guerre. Je ne dis pas amen à tous ses caprices : je roule en boule dans mon sac et tourne sur moi-même pour arriver au bord du lit. Je me laisse lentement glisser vers le sol, me relève et trotte ainsi jusque dans le couloir en tenant le dessus du sac entre les dents. Ça a l'art de mettre ma mère en rage. Elle me traite de limace et de paillason en se pinçant les lèvres. Moi, ça m'amuse de la voir dans cet état. Elle qui rêvait d'un brave petit adolescent tout sage dormant dans de beaux draps blancs, elle est servie! Mon sac de couchage est une partie de ma personnalité et je ne supporte pas qu'elle me l'enlève.

Je trotte ainsi jusque dans la salle de bains et, là seulement, une fois la porte fermée à double tour derrière moi, je laisse tomber le sac sur le carrelage. Chaque matin, ça me fait frissonner. Un peu comme si on enlevait la coquille à un escargot. En slip et dans l'intimité de la salle de bains, je m'observe dans une glace. Je suis beau. Je m'aime bien. Le léger duvet qui me pousse au-dessus des lèvres me donne un air d'acteur de cinéma. Si je me démenais plus au cours de gymnastique, j'aurais même des muscles. Mais, pour ça, il faudrait que je travaille pour un prof qui m'exaspère. Et, même si les copains me disent que j'ai plus la carrure de Renaud que celle de Sylvester Stallone, j'en reste là. Ce paquet de muscles, je devrais le transporter tout le temps; ce serait épuisant.

— *Alors, Narcisse, tu n'as pas bientôt fini ?*

(La remplaçante)

La rivière! Elle est souple et joyeuse. Lumineuse et rapide. Éblouissante à cause des doigts de soleil qui s'étirent dans ses eaux. Où me conduira-t-elle? Je n'en sais rien et peu m'importe. Je suis le sens du courant. Je marche plus vite. Un écureuil surpris prend l'ascenseur express d'un bouleau. Il est blotti dans les feuilles avant que j'aie pris le temps de l'observer. Je ne m'attarde pas. J'ai envie d'aller plus loin, d'atteindre une courbe de la rivière ou celle-ci me fera découvrir du nouveau, de l'inattendu.

Velours! Une de vos phrases me hante : Va, va ton chemin, passe de présence en présence; chacune est un maillon du collier de ton cœur. C'est une des premières que j'ai lues de vous, dans le petit livre de quarante pages offert par l'oncle Louis. J'ai l'impression que c'est si vieux alors qu'il y a moins de quinze jours que je sais que vous existez. La vie est surprenante : sans votre livre, je serais sans doute sur la terrasse du Play Boy ou ailleurs, occupée à casser l'ennui en sirotant des cocktails et en

lançant des remarques acides sur les vêtements et les corps des passants. Pour frimer, pour plaire aux copains, pour faire partie du groupe et en être acceptée.

La sueur coule dans mon dos. Mon sac humide est plaqué contre ma peau. Il fait très chaud. Le soleil est une roue de moulin qui tourne de plus en plus vite dans le ciel. J'ai mal aux pieds, aux bras. Mes oreilles bourdonnent. Il faut que je me repose.

Depuis quelques centaines de mètres, la rivière se fait plus large. Son parcours est plus calme, plus lisse et, sur ses bords, un gros charme appelle à la sieste. Je m'assieds. Mon tee-shirt est trempé. Je l'enlève et le pose dans l'herbe, au soleil. Il fait tranquille ici; un petit vent doux soulève mes cheveux. Je suis bien. Je regarde l'eau filant tranquillement; la rivière dessine un coude et cela freine son débit.

Velours. Votre nom passe une nouvelle fois dans mon cœur, paisible, caressant. Je me dis d'un coup que vos mains sont aussi tendres que vos mots. Oui! Et vos lèvres sont des baisers d'eau qui rafraîchissent et qui enivrent. Et vos bras forts pour m'étreindre. Velours. Mon dernier petit ami s'appelait Marc. L'avant-dernier, Jean-Marc. Et un autre Raphaël. J'ai collectionné les garçons comme des pin's, comme des curiosités qu'on exhibe : je les agrafais avant de m'en débarrasser, quelques semaines, voire quelques jours ou quelques heures après, avec dédain. Velours. Ça fait longtemps que je n'ai plus connu de caresses.

D'un coup, je sais. Je me déshabille vite. Pour ne pas hésiter, pour ne pas revenir en arrière. Je me glisse nue dans l'onde fraîche de la rivière. Je nage; l'eau pétille sous mes bras, entre mes jambes. Elle est plus chaude que je ne le croyais. Et, ici, la rivière n'est pas profonde : si je m'agenouille sur les cailloux de son lit, ma tête et mes épaules sortent encore de l'eau. Je me couche sur le dos. Je me mets sur le ventre, je me laisse aller aux caprices du flot caressant. L'eau trouve entre mes seins une gorge où se faufiler et, de là, m'inonde de sa fraîcheur bondissante. Velours. Je plonge, je joue au saumon qui remonte le courant et je dessine à la rivière un décolleté provoquant.

Ah, les deux garces ! Nous nous sentons bien aise de nous savoir coquines et tentantes. La rivière s'amuse avec moi : nous sommes deux sœurs qui se jouent l'une de l'autre. Viens, attrape-moi ! Viens, je me laisse prendre Vu de l'eau, le soleil a la transparence du cristal ; il accompagne notre ballet mouvant. Mais elle est forte, l'onde, avec ses mains multiples contre mes dix doigts fins. J'abandonne la partie, je reviens vers la rive où je m'étends doucement.

(La forêt plénitude)

Aujourd'hui, Adeline porte une jupe bleu vert. Comme la mer. Quand elle avance, sur le tissu, se dessinent des vagues. Ton désir est un peu comme l'écume qui caresse le sable. A-t-elle remarqué ta présence ? Se doute-t-elle que c'est pour elle que tu es là ? Tu frissonnes. Ton ventre se crispe et, dans tes baskets, tes orteils sont recroquevillés comme lorsque tu mets les pieds dans l'eau et que tu les récupères en vitesse parce que l'eau est trop froide. Il faut que tu te décides. Tout à l'heure, à la fin du cours tu l'attendras, tu prendras le bus avec elle et tu sauras ainsi où elle habite. Ton chapeau rouge te portera-t-il chance ? S'il te voyait dans cet état, Abdennasser rirait.

Voilà. Tu oses. Tu suis la danse de ses fesses jusqu'à l'arrêt du bus. Tu marches à une dizaine de pas d'elle. Sûr, elle t'a vu et, pourtant, elle fait comme si tu n'existais pas. L'indifférence meurtrière. D'un pas rapide, elle atteint l'arrêt de bus où elle retrouve d'autres élèves du lycée. Tu admires son profil et, en toi, tout se mélange une nouvelle fois. Soudain, elle tourne la tête, te jette un coup d'œil rapide. Évidemment, elle t'a pris au dépourvu : tu étais en train d'enfoncer ton chapeau qu'un coup de vent traître tentait de t'enlever. Elle a un regard amusé. Tu voudrais tellement réagir, mais tu restes là, les yeux fixés sur elle, pendant qu'elle se détourne. Un bus arrive ; ça ne semble pas être le bon. Tu attends à quelques mètres d'elle. Au moment où le conducteur va fermer

les portes, elle saute dedans et te laisse pantois sur le trottoir.

— *Merde! lances-tu furieux et tu attires sur toi le regard courroucé d'une vieille dame qui, évidemment, doit se dire que la jeunesse n'est plus ce qu'elle était.*

Sur le chemin de la maison, tu rencontres Saïda. Elle t'adresse son plus beau sourire. Ses dents blanches tracent un croissant de lumière sur sa peau mate et cuivrée. Tu oublies Adeline pendant quelques secondes. Saïda vient d'avoir quatorze ans.

(L'amour à boire)

L'assistant social, il se croit malin. Il n'arrête pas de parler d'intégration, de relations. Qu'est-ce qu'il rêve? Monsieur K. et les gens comme lui, la société n'en veut pas. Elle dit : « Tu pues, le réfugié, dégage, retourne dans ton pays! » Et il espère, ce con d'assistant social, qu'avec des mots comme ça, K., il a envie d'aimer les gens. Mon pays, mec, je le connais même pas. Je suis comme toi, made in Belgium, mais toi, ton nom, il sonne pas comme Kalachnikov ou kung-fu. Alors, c'est facile de t'intégrer! T'es comme eux, mec, c'est juste pour ça qu'ils t'acceptent. Autrement, ils te chieraient comme moi. « T'es qu'une merde, retourne dans ton kolkhoze, casse-toi dans ton kibboutz, dégage au Katanga, va y fumer ton kif, ici, on ne veut pas de K. » Racistes! Kim, Karim, Kosta, Kalil, Kiko, Krysztof, Khader, Karl, Kenneth, je dis plus mon prénom à personne pour qu'ils me collent pas d'étiquette. Morceau de bravoure, ouais. J'ai demandé à mes potes de me filer des prénoms en K pour écrire une chanson.

J'ai pas de pays, mais tout le monde s'en fout. L'assistant social, il dit que je dois respecter les autres, mais tu crois qu'ils me respectent eux, en me traitant comme si je n'existais pas. Alors, tu fumes, mec, puis tu planes et ton pays, c'est tout le ciel. Faut pas croire tout ce qu'ils racontent, elle

est aussi à nous, la mappemonde. Et tu rappes, tu dérapes et tu frappes. Et tu rappes, ta vie, comme tes idées, elle zappe. *K.*, *il s'éclate en chantant. Et tu devrais voir le petit Mehmed lorsqu'il laisse aller son corps sur le trottoir au rythme de la musique. Il a la pêche, le même ! Comme K. avant que Big Michel lui file les petites pilules blanches.*

(Rue Josaphat)

Synthèse

Enfant de Schaerbeek, du bas-Schaerbeek, poussé en ses premières années autour des étangs du parc Josaphat, par les mains longues de Michel de Ghelderode, Frank Andriat est resté fidèle à cette terre quasi natale, terre d'accueil en tous cas. Depuis une dizaine d'années, la fidélité de l'auteur partage d'autres horizons : la Gaume.

Il est touchant de constater, dans l'œuvre de l'auteur, combien la Gaume, vers les années 90, s'est ouverte à lui comme un tournant dans sa carrière littéraire. Tournant vers la contemplation, le voir, le sensuel. Comme s'il y avait là, en Gaume, l'horizon rond qui manque au citadin. Comme s'il y avait ici, en la cité, l'effervescence et le brassage qui manquent au campagnard. En cela, Frank Andriat réussit le grand pari du clivage cité-campagne au bénéfique intégral de la force bi-polaire de son œuvre.

Frank Andriat est poète, nouvelliste, romancier, essayiste et traducteur. On parle moins souvent de ce Prix du scénario du court-métrage pour la jeunesse obtenu en 1980, ni des chansons inédites que l'auteur garde en ses tiroirs, ni de sa passion pour la bande dessinée. Premier clivage dans l'art de l'écriture que de pouvoir affronter avec succès ces différentes disciplines qui, on le sait, ne sont pas forcément offertes à tout écrivain. Poursuivons l'arborescence du clivage de Frank Andriat dans sa pratique du roman, par exemple. On observe : des romans policiers d'inspiration fantastique écrits avec Mythic (*Juridiction Zéro*, *Duckstone*, *Le voleur d'ans*), des romans linéaires, narratifs, d'amour ou de solidarité (*Rue Josaphat*, *Gaume*, *L'Amour à boire*) et enfin, des romans où l'histoire compte très peu au bénéfice de la pure et cristalline introspection humaine

(Deviens le soleil, la terre et l’oiseau, La forêt plénitude, Trois jours de pluie). Chassons plus loin encore le clivage de Frank Andriat. Dans la troisième catégorie de roman décrite, les romans d’introspection, s’ouvre une autre caractéristique de l’auteur : si *La forêt plénitude* est un roman destiné à la jeunesse, *Trois jours de pluie* est plutôt destiné à un public d’adultes. Ville/campagne, adolescence/adultie... CQFD, Frank Andriat est cet homme orchestre, musicien des mots, jouant de tous les instruments, de tous les genres avec brio. Et, quand la colombe parvient encore à jaillir d’entre les mouvements – à première vue dispersés – du musicien affairé en ses actes d’écrire, c’est toute une salle qui se lève et applaudit.

On ne s’invite pas dans les livres de Frank Andriat. On s’y laisse inviter. Dans la chaleur et la simplicité de mots, l’hôte écrit, décrit, rapporte la vie plantée dans le réel d’hommes et de femmes très proches de nous. Les livres de Frank Andriat se présentent comme des petits nœuds sensibles où les personnages goûtent, observent, respirent et touchent. Les chemins d’ombre et de lumière qui s’ouvrent à nos yeux nous ressemblent intimement.

Frank Andriat, c’est la ligne claire. L’auteur utilise une langue apparemment simple mais exclusivement architecturée selon l’objectif de la respiration. Les livres rappellent ces vins dont il est nécessaire de humer précisément chaque saveur. Bouquets de mots. Bouquets de fleurs. C’est l’auteur du don, un peu timide, mais du don entier. Frank Andriat réapprend à respirer. Il souffle sur nos tourments, présente la main, invite et entraîne sur les lieux qui lui sont chers. Il dit *Regardez l’écureuil, Regardez la fenêtre, Regardez la pluri-culturalité...* Quand un point termine une phrase, tout un monde continue de résonner. Le nôtre, bien sûr. Frank Andriat ramène nos pieds sur terre comme après un très long voyage dans l’histoire et le temps. On apprend le sens de vivre ensemble ou de vivre seul. Quant à mettre ses pas dans les siens, c’est accepter aussi

que la vie puisse ne pas faire de cadeau. Alors, Frank Andriat propose :
*Le plus beau cadeau, c'est la vie. À elle seule, présente avant et après
l'homme, il est utile de rendre hommage.*

Frank Andriat est un magicien, jamais un illusionniste.

Benoît Coppée